

---

Poème du citoyen François, de Sanilhac, prononcé pour la fête à Uzès en l'honneur de Marat, lors de la séance du 8 ventôse an II (26 février 1794)

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Poème du citoyen François, de Sanilhac, prononcé pour la fête à Uzès en l'honneur de Marat, lors de la séance du 8 ventôse an II (26 février 1794). In: Tome LXXXV - du 26 pluviôse au 12 ventôse an II (14 février au 2 mars 1794 ) pp. 489-490;

[https://www.persee.fr/doc/arcpa\\_0000-0000\\_1964\\_num\\_85\\_1\\_32605\\_t1\\_0489\\_0000\\_3](https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1964_num_85_1_32605_t1_0489_0000_3)

---

Fichier pdf généré le 15/05/2023

trionphera de tous les mauvais citoyens qui ont juré sa perte, assoiera ses fondemens sur des bases de marbre, et sera le phare lumineux qui éclairera les deux hémisphères.

Citoyens, c'est ici un combat à mort; il faut que l'hydre du despotisme terrasse le génie de la Liberté, ou que celui-ci, lui moissonnant ses têtes, lui arrache la vie; il faut que la tyrannie accable du poids de sa verge le monde entier, fasse disparaître jusqu'à la plus petite étincelle de l'indépendance, ou que toutes les chaînes tombent, que les tyrans soient précipités dans l'abyme, et que la Liberté, l'Égalité soient à jamais consolidées; il faut que le fanatisme terrasse la philosophie, ou que le regne de la raison soit établi sur les débris de l'ignorance et de la superstition. Eh bien! si tous les tyrans de l'Europe conjurés contre nous, ne suffisent pas pour nous donner des fers, si leurs satellites ne peuvent pas résister aux bayonnettes républicaines, qu'ils appellent à leur secours leurs dignes collaborateurs; que tous les despotes de l'univers, voyant leur chute certaine, s'arment contre les Français, que les Porsenna marchent des quatre parties du globe avec des phalanges innombrables; qu'ils arrivent, les Scœvola sont prêts.

Oui, Citoyens, il est dans la République des Mutius, et ceux qui douteroient de leur existence, ne seroient pas Républicains; d'ailleurs l'homme asservi, l'homme à qui on a ravi les droits de la nature, que l'on a chargé de chaînes, qui se voit précipité dans un esclavage affreux, n'a-t-il pas le droit sacré d'inventer même des raisons pour recouvrer sa liberté? La justice naturelle ne reprend-elle pas ses droits partout où la justice inique les lui arrache?

Que le Peuple français est grand, fier et heureux de la Liberté qu'il a conquise, entouré d'ennemis, par-tout il déploie son énergie, son courage, sa fermeté; par-tout son bras invincible frappe le colosse de l'oppression; par-tout, il cueille la palme de la victoire. Les Autrichiens, ces hommes guerriers dans l'imagination aristocratique; les Prussiens, dont la tactique fameuse ranimoit l'espoir des ennemis de la Liberté, commandés par Brunswick, devoient mettre en fuite les Français armés pour la plus sainte des causes, comme les Gaulois mirent les Romains en déroute sur les bords du Tibre; que dis-je? ils devoient entrer dans Paris comme les Gaulois dans Rome: le capitole ne devoit pas même leur résister; les législateurs devoient céder la place au tyran de la Prusse, déjà couvert de son appareil pour jouer un grand rôle sur le théâtre français; l'aristocratie intérieure, croyant son triomphe assuré, avoit déjà désigné les victimes qui devoient être immolées à la fureur de la tyrannie et du fanatisme; les fondemens des nouvelles Bastilles étoient tracés, et des bourreaux, achetés à vil prix, tenoient dans leurs mains le couteau parricide qui devoit assassiner les ardens défenseurs de la patrie. Quel contraste étonnant! les Français, comme les Romains aux Gaulois, n'ont pas cédé le champ de bataille aux satellites du despotisme: ils ne se sont pas retranchés dans le capitole, les revers ne les ont point abattus à la voix de la liberté menacée, guidés par leur courage, ne calculant que l'intérêt national, et brisant pour le moment de crise les liens qui les attachoient à des pères infirmes, à des épouses chéries, à des

enfans adorés, semblables à un torrent qui, tombant du haut d'un énorme rocher, entraîne tout ce qu'il rencontre, les Français, du sommet de la Montagne sacrée, se sont précipités aux frontières; et, s'ils eussent été conduits par des Camilius, nouveaux Gaulois, pas un des brigands armés pour nous donner des fers n'eût échappé à la vengeance nationale, pour aller porter chez eux la nouvelle de leur destruction.

Elle connoissoit mal le Peuple français, cette race impie qui vouloit nous charger de chaînes! Ne voyant que l'étendard de la tyrannie arboré sur le palais des rois, et accablée du poids énorme de la verge de fer, elle ignoroit ce que peut l'homme animé des sentimens de la liberté; elle ne savoit pas que dans la République française le passage des Termopiles est par-tout, et que chaque Républicain est un Spartiate.

Les phalanges de Pitt exterminées et Dunkerque délivrée, la ville infâme, par un coup digne des Français enlevée, ses forts escaladés, ses redoutes emportées, ses canons bravés, et les lâches Anglais cherchant sur l'élément leur salut dans une honteuse fuite; les Prussiens, les Autrichiens mis dans une déroute complete, et poursuivis par le fer républicain; Landau, cette forteresse intéressante, dégagée par des hommes qui ont fait disparaître les assiégeants; la Vendée, cette troupe innombrable de brigands, ce noyau dévastateur, pulvérisé, mis en cendres; Lyon frappé du glaive de la justice, le fédéralisme écrasé; voilà, Citoyens, les lauriers cueillis dans un bien court intervalle par les soldats de la République.

Nos regards se fixent essentiellement aujourd'hui sur l'armée des Pyrénées orientales, dont le courage a été paralysé par des trahisons multipliées, et où l'on voit un inepte ennemi se promener insolemment sur le sol républicain. Le vainqueur de Toulon s'avance: les bataillons victorieux vont joindre leurs frères et frapper ensuite le coup qui doit renverser le trône Espagnol: les patriotes anglais, par une insurrection divine, vont recouvrer leurs droits, et punir le scélérat qui ne sait se battre qu'avec l'or qui cimente les trahisons. La Prusse, l'Autriche, dès ce moment à leurs derniers écus, cherchent vainement les moyens de continuer la guerre. L'univers va consolider son indépendance: le tocsin de la liberté sonne le réveil des nations, le flambeau de la raison dissipe les ténèbres de l'ignorance, la hache républicaine va faire tomber la tête des rois, le bras puissant de l'homme libre va renverser les trônes, le génie de la régénération dresse le contrat social qui doit lier tous les Peuples; et l'arbre de la liberté qui doit recevoir sous son ombre le Sénat universel, voit croître chaque jour ses rameaux bienfaisans qui assureront le bonheur du monde.

[Vers présentés par le c<sup>n</sup> François, de Sanilhac]

Citoyens, rassemblés par la reconnaissance  
 Autour d'un magnifique autel,  
 Pour rendre un hommage immortel  
 Au fier Républicain que la Patrie encense,  
 Et qu'un monstre enflammé d'une affreuse ven-  
 geance  
 Plongea dans le tombeau par un coup bien  
 cruel...  
 Patriotes zélés qui revérez sa cendre,

De ses mâles vertus imitateurs ardents,  
Rendez-lui dans ce jour les honneurs les plus  
[grands  
Marat, à ceux du culte a le droit de prétendre...  
Frères qu'il chérissait, qu'il se plut à défendre.  
Héritiers de ses sentimens.  
Puisez dans ses leçons la haine des tyrans,  
Et de leur trône impur forcez-les à descendre.  
Toi qui du Peuple ami l'éclairas sur ses droits,  
Toi qui dans tes écrits tonnant contre les Rois,  
Du fond de ton tombeau les fait trembler encore;  
Vigoureux destructeur des féodales lois :  
Tu n'es plus, cher Marat, le néant te dévore :  
Une femme, d'un tigre égalant la fureur,  
Imagine, exécute un crime plein d'horreur,  
Et par ruse, chez toi, s'introduit, l'assassine.  
En vain pour expier un crime si fatal,  
La tête du monstre infernal  
A tombé sous la guillotine :  
Cordet devoit mourir d'un supplice moins doux,  
Il falloit l'écorcher vivante;  
Il falloit la jeter, déchirée et sanglante,  
Au milieu de cinq à six loups  
Pressés d'une faim dévorante,  
Il falloit... que Cordet n'eût jamais vu le jour,  
Ou qu'on l'eût étouffée alors qu'on la vit naître.  
Marat seroit encor, sans le coup le plus traître  
L'ami de ses égaux, de son pays l'amour,  
Et des Républicains le plus digne de l'être...  
Vous d'un tel Citoyen, brûlans admirateurs,  
Vous qui lui décernez la couronne civique,  
Si sa perte imprévue a déchiré vos cœurs,  
Son génie immortel luit sur la République.  
Le bien qu'il fait encor doit calmer vos dou-  
[leurs.  
Vous avez sur sa tombe assez versé de pleurs;  
Au lieu de noirs cyprès et de crêpes funèbres,  
Couvrez-la de parfums, de lauriers et de fleurs.  
Il est juste, il est bon que les hommes célèbres,  
De la Divinité partagent les honneurs.  
Si d'un dieu dans Brutus Rome adora l'image,  
Marat fut un nouveau Brutus :  
Paris lui rend le même hommage.  
L'apothéose est due aux sublimes vertus.  
Peuples qui remplaçant par des chants à sa  
[gloire  
Les larmes que sa mort coûte à la Nation,  
Dans vos civiques jeux honorez sa mémoire,  
Et son triomphe au Panthéon.  
Vous qui dans ce beau jour de fête,  
Sur l'autel le plus saint célébrez ses bienfaits,  
Pour rendre d'un seul trait sa gloire plus par-  
[faite,  
En lettres d'or gravez au faite :  
*Marat, l'Ami du Peuple, est le Dieu des Français.*  
Ombre illustre, il est clair que par ta fin tragique  
Ton barbare assassin a pensé vainement  
Sapper de notre République  
L'inébranlable fondement.  
Quelque deuil qu'ait produit ce noir événement,  
Ton nom n'en est pas moins la terreur des des-  
[potes,  
Le véritable chef des fameux Sans-culottes,  
Et le plus ferme appui du Peuple le plus grand.  
Aussi l'éclat qui t'environne  
Est si pur et si radieux,  
Qu'il n'est point d'être dans les cieus  
Qui brille autant que ta couronne.  
Pour vous, lâches amis des tyrans et du trône,  
Qui formez des complots pour rétablir les rois,  
Tremblez ! A la rigueur des lois  
La Nation vous abandonne.

Ainsi la Vendée et Toulon  
Auront le destin de Lyon.  
Londres ton tour viendra, j'ose ici t'en répondre ;  
Rome brûla Carthage, et la Grèce, Illion ;  
On verra les Français un beau jour brûler  
[Londres,  
Et tous les rois céder leur trône à la Raison.  
La Raison, voilà la Déesse  
Qui doit des autres dieux renverser les autels,  
Avoir Minerve pour Prêtresse,  
Et rétenir les vœux, et l'encons des mortels.  
Comme du grand bonheur qu'aux Français je  
[présage.  
Toulon déjà repris est un garant certain,  
Londres ton peuple altier a beau frémir de rage,  
Rien ne peut changer ton destin,  
Tu périras comme Carthage.  
Vois quel revers abat des nombreux alliés :  
Vois quelle gloire suit nos braves Sans-culottes :  
Des Germains à longs flots le sang coule à leurs  
[pieds.  
Les fiers tyrans du nord, vaincus, humiliés,  
Pleurent, remplis d'effroi, leurs défaites, leurs  
[fautes ;  
Et nous verrons dans peu leurs trônes foudroyés,  
Ecraser en croulant ces superbes despotes.  
Dans une telle attente, Amis, matin et soir,  
Au pied de l'arbre saint qu'un bonnet rouge  
[ombrage,  
Allons d'un cœur joyeux, par plaisir, par devoir,  
Crier : vive à jamais l'auguste Aréopage  
Qui détruit les tyrans, les prêtres et l'erreur ;  
Qui par la Liberté remplace l'esclavage,  
Et par l'Egalité fait le commun bonheur.  
Dignes suivans de Mars, qui, par votre valeur,  
Au char d'un tel Sénat enchaînez la victoire,  
Célébrez dans vos chants, et son règne et sa  
[gloire.  
Quand vous l'adoreriez, il est votre sauveur,  
Le monde entier suivra ses lois et vos exemples.  
Les Peuples rentreront dans leurs antiques  
[droits.  
Marat sera vengé par la chute des rois,  
Et nos Représentans auront par-tout des tem-  
[ples.

[Discours de la c<sup>me</sup> Suzanne Portal, âgée de 18 ans]

Citoyens.

L'amour de la Liberté m'amène à cette tribune. Je n'y serois pas si mon sexe ne me retenoit ici : armée d'un fusil, et bravant le plomb et la mort, ou je ferois mordre la poussière aux esclaves des tyrans qui ont osé mettre le pied sur une terre rendue à la Liberté, ou libre pour toujours, je mourrais dans les rangs, au poste de l'honneur et de la gloire : Je ne puis donc avoir dans mon cœur que les sentimens de la nature et la Liberté gravés en caractères d'airain, et dans mon âme la haine des rois qui ont toujours fait le malheur de l'espèce humaine.

Nous honorons un Législateur qui vivra autant que les rochers des Pyrénées et des Alpes. Celles de mon sexe qui ont accompagné le cortège, ont honoré sa mémoire en faisant retentir les airs par d'hymnes patriotiques : puissent nos chants être entendus par le génie bienfaisant qui protège les hommes libres, et précipite les tyrans dans l'abyme ! puissent-ils embrâser la jeunesse française d'un feu patriotique et vengeur !